

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ADMINISTRATION
— ET —
REDACTION
45
PLACE JACQUES-CARTIER
MONTREAL
—
ABONNEMENT
UN AN - \$0.50
Strictement d'avance



ANNONCES
MESURE AGATE
1ère insertion - 10 cents
Autre " . . . 5 "
A LONGS TERMES
CONDITIONS SPECIALES
LE NUMERO
UN CENTIN

JOURNAL QUI FAIT DANSER

VOL. I MONTREAL, SAMEDI, 25 SEPTEMBRE 1886 No 1



LE TUG OF WAR OU CE QUE L'ON VERRA LE 14 OCTOBRE.

JOHNNY—Ah ça! que me font-ils ces Canayens? Arrêtez, j'ai la corde passée autour du corps. Ça me coupe le respir.
TRUDEL—Que fais tu là, Beaubien? Va tirer avec les Castors. Si tu ne pars pas immédiatement, je te donnerai une grosse tape.

A NOS LECTEURS

Le VIOLON, journal qui fait danser, ne saurait trouver une meilleure occasion de se présenter au public, que celle qui lui est offerte par le grand bal devant commencer le 7 octobre et se terminer le 14. Les danseurs seront nombreux et la musique du VIOLON sera indispensable. Après ce bal, le VIOLON ne cessera

pas de jouer. Ses services seront requis en mainte et mainte circonstance au cours des années qui vont suivre 1886. Il y aura des surprises-parties parmi les conservateurs, les libéraux, les nationaux et les castors, il se donnera des pique-niques où les accords de notre instrument devront former un accompagnement obligato. Quant aux airs de notre répertoire ils seront des plus variés. Le VIOLON dans l'ordre politique ne sera pas un instrument à corps

Il ne fera pas entendre des airs exclusivement libéraux. Il ne sera pas non plus un écho des chants castors. Sa musique sera strictement indépendante. Nous aurons soin de faire éviter au VIOLON les notes fausses et trop criardes. Notre chanterelle est faite d'un boyau de chat sauvage et lorsque nous appuierons dessus, vous verrez les entrechats qu'exécuteront les danseurs dans les trois camps. Le VIOLON ne jouera pas seule-

ment pour les danses politiques, il se fera entendre à l'Hôtel-de-Ville, au Palais de Justice, dans les assemblées des classes ouvrières, et dans tous les endroits où il y aura un fricot quelconque. Bref, ses trilles, ses staccato et ses arpèges résonneront partout où les reals, les jugs simples ou doubles seront comiques à voir. Nous croyons notre programme assez nettement formulé, et maintenant en avant la musique!

CORRESPONDANCE DE M. LADEBAUCHE

Ladébauche est appelé en Angleterre par la Bourgeoise, qui lui demande des explications sur la situation politique en Canada.—Opinion de Ladébauche.

Londres, 23 septembre

Mon cher Directeur,

Du moment que j'ai appris que tu partais le *Violon*, je me suis dit: Il y a longtemps que je n'ai pas écrit dans les gazettes. V'la un petit journal qui va être sincèrement patriote et indépendant. Ça me botte. Le *Violon* sera mon organe et mes amis y verront clairement ma façon de penser. Je prendrais la plume et l'encre pour te griffonner un article lorsque un messenger du télégraphe m'a apporté la dépêche suivante:

Prenez steamer pour Londres. Bien en peine de toi. Veux te voir au plus coupant.

(Signé), VICTOIRE.

Avec une dépêche comme celle-là il n'y avait pas à lambiner. J'étais à l'hôtel Bytown avec les gens de Mame Lefebvre prenant une cerise avant de partir pour le chantier des Hamilton où j'avais un bon engagement.

Je mis mon butin dans mon sac de tapis et une demi-heure plus tard j'étais en route pour Québec, où je devais prendre le steamer.

Je me suis bien ennuyé pendant la traversée ayant pour compagnon de voyages deux officiers de l'Armée du Salut, qui m'ont bâdré tout le temps avec tous leurs affûts collants.

Je n'ai pas perdu de temps à Londres. Après avoir pris une bûche sur le pouce, je me suis fait transporter tout drette chez Mame Victoire.

Il était bien de bonne heure le matin, j'entendais tinter le dernier coup de la messe de sept heures.

Mais avec moi il n'y a pas de cérémonie. La bonne femme me reçoit en tout temps du jour ou de la nuit.

Une servante m'ouvrit une porte du basement qui s'ouvrait sur la cour. Le feu n'était pas encore allumé dans le grand poêle de la cuisine. L'homme au lait était là en train de jaser avec la cook qui nettoyait ses saucepannes.

Les filles eurent tant de plaisir à me voir qu'ils prirent une chopine de lait extra et me préparèrent un bon drink fait avec un tombleur de lait, du sucre, du brandy et un œuf pondu quelques minutes auparavant. Ça m'a fait un bon velour sur l'estomac.

Puis on se mit à causer des choses sérieuses.

Mame Victoire avait été prévenue de mon arrivée. Elle s'empressa de me faire entrer dans sa salle de couture. La pauvre dame me parut bien changée depuis que je l'avais vue. Elle me conta comme quoi on avait fait des misères à Alexandre, le frère de son gendre. On l'avait chassé des chantiers de Bulgarie, après l'avoir complètement décapuchonné. L'hiver promettait d'être dur et c'était encore une famille qu'elle avait sur les bras.

—Pauvre femme! lui dis-je, Je vous plains. La providence vous a ménagé bien des épreuves pour vos vieux jours.

—Mon cher Ladébauche, me dit Victoire, je vous ai fait venir cette fois afin que vous me disiez au juste ce qui se passe chez mes bons Canayens. Tenez, rien qu'à penser au Canada, j'ai tous les nerfs dégraffés et le corps me tremble comme une feuille. On me dit que les Canayens sont presque en révolution. Je crains une guerre civile. Il me semble que bientôt je verrai couler le sang de mes sujets. La nuit je me réveille en sursaut et je crois entendre la voix du canon d'alarme. Je vois des tigres sans pitié déchirer le sein de leur mère, j'entends murmurer de féroces soldats. Que pensez-vous de la crise chez les Canayens?

—Vous n'avez pas besoin de vous faire du mauvais sang, ma chère dame, au sujet de vos enfants au Canada. Les Canayens sont bien moins dangereux que vous ne le croyez.

Je connais mes compatriotes. Pour un rien

ça s'échauffe, ça se fâche, ça parle cinq ou six à la fois. On dirait qu'ils vont tout mettre à feu et à sang, mais quelques minutes après, ça se calme, ça devient doux comme des moutons. Lorsque Riel a été pendu le diable a été aux vaches. On parlait ni plus ni moins que de se déclarer indépendants et d'envoyer tous les Anglais au balai.

Leur colère ressemblait à ces vieux poêles en tôle que l'on fait rougir en deux minutes avec des ripes. Les ripes brûlées, dix minutes le poêle est devenu froid comme de la glace. Moi comme les autres j'ai été en v'nime comme n'importe qui lorsque j'ai appris que Riel avait été pendu. J'ai désapprouvé Johnny et si je l'avais rencontré le 16 novembre dernier, j'aurais pu le mettre en charpie.

On est devenu patriote. Tout le monde à Montréal l'était, mais le Canayen est toujours le même, il faut qu'il se divise. Jamais vous ne verrez les Canayens se tenir comme un seul homme lorsqu'il leur faut se défendre contre un ennemi commun. La division étant venue, v'la que ça change. Les patriotes, les nationaux, les libéraux et les Castors se déchirent à belles dents. Les élections approchent, et pas moyen de s'entendre sur les candidats. Les comtés où les patriotes avait le plus de chances de succès ont été offerts à des étrangers à des gens impopulaires. Comment tout ça se terminera? Je ne puis pas vous le dire à présent. C'est bien mêlé, ma chère dame, bien mêlé à tel point qu'il m'est impossible de vous dire qui aura la majorité aux élections.

—Mais dites moi, si il vous plaît, est-ce que je puis être certaine qu'il n'y aura pas de train aux élections?

—Du train! allons-donc. Pourquoi du train? Le Canayen restera tranquille comme Baptiste. Le temps est passé où ils se donnaient de bonnes taloches. Il n'y aura pas une goutte de sang répandu. Vous pouvez être sûre de ça. C'est moi qui vous en réponds.

—Vous me rassurez, mon cher Ladébauche. A cette heure je pourrai dormir sur les deux oreilles. Maintenant vous allez passer à la cuisine, on va vous réchauffer une bonne tourquière. Mon garçon de cour vous donnera ensuite une bonne torquette de tabac noir. Au revoir, mon ami. Ne partez pas sans avoir une autre conversation avec moi au sujet des Canayens.

Je descendis ensuite dans le bas de la maison où je passai le reste de la matinée à rigoler avec les gens employés dans la cour de Mame Victoire. Je vous assure que cette cour est beaucoup plus belle que l'ancienne cour de Delorme à Bytown.

Tout à toi,

LADÉBAUCHE.

La langue française est bien difficile à apprendre, disait un jour un Anglais. Par exemple, le verbe *s'en aller* se conjugue ainsi:

Je m'en vais
Tu te cavales
Il fiche le camp.
Nous nous tirons des flûtes
Vous vous esbignez
Ils se la brisent.

Comment voulez-vous qu'on puisse traduire cela en langue étrangère?

**

Les reporters parisiens ont parfois des rapprochements typiques.

Témoin la phrase suivante à propos du crime de Montrouge:

—On n'a pas encore découvert la tête ni les jambes de la victime. Par conséquent, l'enquête n'a pas avancé d'un pas.

La conséquence est on ne peut plus juste. Comment voulez-vous qu'elle avance sans jambes?

**

Après la célébration du mariage. Un ami de la famille prend à part le père de la jeune mariée et lui demande sans crier gare:

—Vous ignoriez donc que votre gendre est un homme taré, perdu de dettes?

—Hein! vous croyez?

—J'en suis sûr... il n'a pris votre fille que pour payer ses créanciers avec sa dot.

—Et vous ne m'avez pas prévenu avant?...

—Pas si bête: il me doit plus de vingt mille francs!

ARRIVEE DU MAIRE.

Son Honneur le Maire Beaugrand est arrivé à Montréal lundi dernier.

En arrivant à la gare il a été l'objet d'une touchante démonstration.

Le père Gagnon et une députation des habitants de la ruelle Rolland étaient allés le saluer à la gare avec une adresse de bienvenue.

Le père Gagnon félicita le premier magistrat de la ville lui disant que le dernier cas de picotte avait été guéri le lendemain de son départ, et que pendant toute son absence pas un seul patient n'avait été admis dans l'hôpital des variolés.

Rendu à l'hôtel-de-ville, M. Beaugrand a remis au greffier le collier civique un peu défranchi par les influences climatiques de l'Angleterre et de la France.

A la prochaine séance du Conseil, monsieur le maire présentera un mémoire relatant aux édiles les différentes circonstances dans lesquelles il a épaté les gens des vieux pays en se montrant devant eux avec l'insigne dorée de sa dignité.

Si les riverains de l'Hudson ont eu, il y a quelques jours, la visite du serpent de mer, M. Beaugrand prouvera aux citoyens de Montréal qu'ils n'ont rien à envier à leurs voisins de l'état de New-York, attendu que pendant son voyage, il s'est montré très-coulant avec les Anglais et très-patriote parmi les Français, et que par conséquent Montréal a un vrai serpent de maire.

Entrevue du sénateur Trudel avec le millionnaire MacKay.

Comme nos lecteurs l'ont appris par les grands journaux quotidiens, le célèbre millionnaire californien, John W. MacKay, a passé la journée de lundi dernier à Montréal, de retour d'un voyage sur le Pacifique Canadien. Ce qu'ils ignorent, c'est la visite qui lui a été faite par le sénateur Trudel, le directeur de l'*Etendard*, dans un des salons particuliers du Windsor.

Le *Violon*, avant de publier son premier numéro, s'était assuré les services d'un personnel considérable de reporters et de sténographes, afin de tenir ses lecteurs au courant des grands événements du jour. Un des représentants de ce journal était à converser avec le richard de Californie, lorsque le grand chef des castors fit son apparition dans le salon.

M. MacKay prit la carte qui lui avait été présentée et invita le sénateur à s'asseoir. Notre reporter a pris des notes sténographiques du dialogue qui a eu lieu entre les deux personnages.

Voici son compte-rendu:

MACKAY.—Ah! oh! c'est vous être sénateur, mossieu Trudel. Ce être la première fois moi voir vous.

TRUDEL.—Je suis le directeur de l'organe catholique l'*Etendard*.

MACKAY.—L'*Etendard*! oh! yes! I remember well. Je avoir reçu une lettre d'un monsieur Prendergast, demandant à moi de envoyer de San Francisco \$100,000 pour l'*Etendard*, une très bonne journal, I guess.

TRUDEL.—M. Prendergast est mon homme d'affaires. Je savais que vous étiez une fort bon catholique et que, riche comme vous êtes, vous ne refuseriez pas de rendre un service signalé à votre religion, en donnant une bagatelle de votre revenu pour assurer l'existence du seul journal religieux qui existe dans le Canada.

MACKAY.—Vous avez raison, mossieu Trudel. J'ai avoir été très occupé quand votre lettre être arrivée à mon maison. Moi ne pas repondre di tout, if I remember well. Je suis très confusé. Moi savoir vous être très bonne catholique, you know, parce que vous me avoir dit d'envoyer argent à sa Grâce le Bishop de Montréal, au Recorder ou au président du Catholic Union. Very sorry, mossieu Trudel. Je suppose votre journal recevoir support du tout le clergé du Canada, n'est-ce pas?

TRUDEL.—Nous avons à combattre les francs-maçons, les mauvais ministres à Ottawa et à Québec, les radicaux et les socialistes. Pour ça, il nous faut beaucoup d'argent. Le clergé n'est pas bien généreux pour moi, il est pauvre et il croit avoir fait assez de sacrifices.

MACKAY.—J'ai appris par les gazettes que vous avoir ici en Canada une Cardinal et des évêques. Eux sont des personnes à donner de l'argent à vous.

TRUDEL.—Il faut que je vous dise, mon cher monsieur Mackay, que le Cardinal et tous les évêques, à l'exception d'un, sont mes ennemis.

Ils sont, sans le savoir, les instruments des libres-penseurs et des francs-maçons. Ils n'encouragent jamais mon journal, au contraire. Mais si vous me faites cadeau de \$100,000, que je vous ai demandés il y a trois ans, vous verrez prospérer la religion dans le pays.

MACKAY.—Oh! yes! vous dites que vous pouvoir faire bonnes choses avec \$100,000, lorsque les cardinals et les bishops sont contre vous.

TRUDEL.—Si j'avais \$100,000 dans la caisse de mon journal, les affaires changeraient de face dans le Canada. Vous verriez les castors venir au pouvoir à Ottawa et à Québec. Alors les affaires du bon Dieu seraient en bonnes mains.

MACKAY.—Les castors! what is that?

TRUDEL.—Les castors forment le parti le plus honnête et le plus religieux du Canada. Ce sont les incorruptibles, les catholiques les plus avancés du pays. Avec \$100,000, nous remporterions les élections et c'est vous qui en auriez la gloire. Cet acte de générosité vous serait compté dans le ciel. J'ai assez d'influence ici pour faire de vous un Chevalier du Saint Sépulchre.

MACKAY.—Rats! Chestnuts! Je crois vous vouloir embêter moi. Moi, pas avoir d'argent pour vous, parce que vous pas obéir à votre Cardinal. Go to pot. C'est vous prendre la porte. Bonjour! Dont you come back here.

Ici finit l'entrevue du directeur de l'*Etendard* avec M. MacKay.

LES POLITICIENS.

Comme ils se sentent petits, ils se sont gonflés pour paraître plus considérables. Comme ils ne se trouvaient pas d'ailes aux flancs pour monter vers le ciel de la pensée, ils se sont emplis comme des ballons, en tirant parti de leur vide même pour engouffrer plus de fumée. La politique est un gaz qui fait cette double merveille de rendre majestueuse la sottise humaine en l'arrondissant, et de lui donner une envolée artificielle dont s'amuse la curiosité des badauds. Ils composent ainsi un peuple de petites outres, un microcosme de vessies qui ballottent, comme on en voit aux longs bâtons des paillasses dans les foires. Les imbéciles les prennent pour des lanternes et s'imaginent qu'ils en seront éclairés. Aucun de ces Icares ne sera jamais brûlé au soleil; ils ne peuvent guère monter plus haut que le vol des oies, mais c'est assez pour qu'on les charge de sauver les Capitales en détresse. Seulement, les oies, qui vont également en troupe, fendent réellement l'espace de leur vol triangulaire et s'y tracent un réel chemin. Eux font seulement semblant de se mouvoir vers un but; mais, au demeurant, ils flottent seulement; ils flottent tout en tournant comme d'aériennes toupies, avec un bruit ronflant qui est la musique du creux. C'est dans un cercle de mots, chrysalides ouvertes d'idées envolées, qu'il font ce travail de hannetons. On ne les en paie pas moins pour cela et ils tiennent, dans la société, une place de plus en plus considérable. Les honneurs s'en vont droit à eux, comme les chardons semblent se dresser d'eux-mêmes sous le nez rose des baudets. Leur seul tort est de prendre ces chardons pour des palmes et de croire qu'ils broquent la noble terre de l'Immortalité. Ils prennent pour la hauteur de leurs fronts celle de leurs oreilles. Ah! mes chères petites outres, mes jolis petits ballonnets, si vous saviez comme le firmament où plane l'âme des artistes et des poètes est loin du plafond de papier bleu où vont se coller vos modestes chimères et vos ambitions essoufflées! Il ne restera rien de vous, mes camarades, que ce qui reste d'une bulle qui crève.

Tournez, tournez, pauvres politiciens, sur le chemin de l'oubli!

Excellente nature.

Un vieux bohème, style Henry Mürger, emprunte cent sous à un copain, les fourre vivement dans sa poche, et puis, lui serrant les phalanges:

—Tu sais, c'est de bon cœur!

Discussion grammaticale entre deux amoureux:

Charles.—Un baiser est un substantif; mais dis-moi donc, chère Marie, est-ce un nom propre ou un nom commun?

Marie (rougissant).—Le baiser est la chose la plus commune du monde entre amoureux; il est toujours propre lorsque l'homme a le soin de laver sa moustache.

NOTRE FEUILLETON.

Le petit roman que nous publions en feuilleton est un petit chef-d'œuvre. Le *Cabotin* a remporté le premier prix du *Figaro* pour l'édition illustrée de Noël 1885.

A ST. HENRI.

Mardi dernier M. Louis Beaubien avait convoqué une assemblée de ses fidèles dans l'hôtel-de-ville de St. Henri.

Dans la soirée vingt deux de ses partisans entrèrent dans la salle et le député voyant que l'heure avançait et que la masse de ses amis ne grossissait pas jugea à propos de faire un speech patriotique. Le maire de l'endroit le Docteur Sévère Lachapelle, qui lui aussi a des velléités de devenir député, entendit le bruit du meeting. Il entra dans la salle avec l'intention de refuter le discours de son adversaire dans le comté d'Hochechaga. Il demanda au candidat s'il lui serait permis de prendre la parole.—Non, mais non ! répondit ce dernier. C'est tout à fait impossible, cette assemblée est tenue uniquement pour organiser mon comité. Personne n'a le droit de parler ici excepté moi et mes amis.

—Dans ce cas, répliqua le maire, vous aller me faire le plaisir de vider cette salle sur le champ. L'Hôtel-de-ville ne doit servir qu'aux assemblées publiques. Allez vous choisir une chambre de comité dans une auberge.

Qui fut piteux ? Ce fut M. Beaubien. — Il sortit avec sa maigre escorte et alla tenir un conciliabule dans un estaminet des environs.

M. Beaubien commença à croire qu'on va lui tremper une soupe chaude à Hochechaga.

Le Centenaire Canadien et Napoléon I.

Le vieux Lessard, un personnage bien connu dans la partie est de la ville, prétend qu'il est agé de plus de cent ans et qu'il avait été dans son jeune âge un soldat de Napoléon I.

Un reporter qui connaissait son homme, lui fit observer que ça ne pouvait pas être le cas.

—Comment ! dit le vieillard. J'étais sentinelle une nuit. Je vois venir un individu portant un grand manteau. J'ai crié immédiatement : *Who comes there ?*

L'individu répondit : *All right !* — Imaginez-vous qui c'était ? C'était le grand Napoléon.

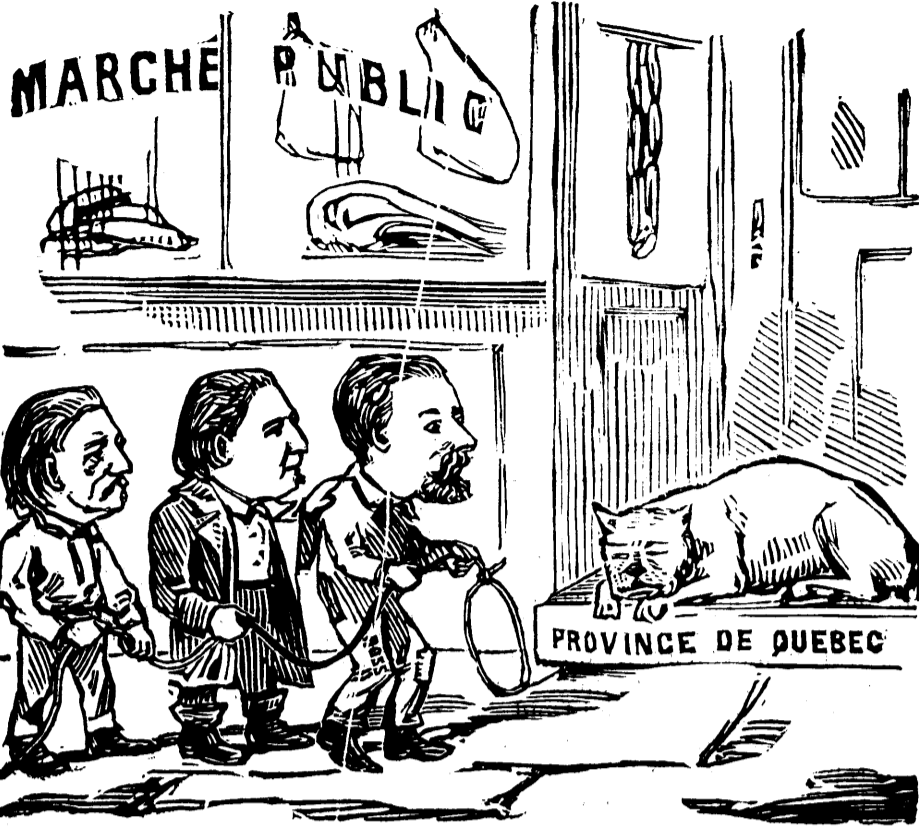
—Et il parlait anglais à ses soldats ? — Certainement !

Une aventure de l'amiral Le Kelpudubec

I

—C'était pendant le congé où je pris du service dans la presqu'île de Tulipatan (ne pas confondre avec l'île qui n'a jamais existé que dans l'imagination des vaudevillistes). La presqu'île avait un gouvernement ami du nôtre et j'avais obtenu cette autorisation, sans grand'peine, de lui consacrer mon intelligence et mes lumières de lieutenant de vaisseau. Car c'était le grade que j'occupais alors. On me nomma immédiatement commandant du port le plus considérable de la contrée, avec des appointements de ministre. Mais je n'étais pas sans une certaine inquiétude sur leur paiement, non pas que j'eusse affaire à un peuple malhonnête, mais parce que je remarquai par une étude sommaire du budget du pays que ma solde absorberait, à elle seule, le montant des contributions. Pour faire immédiatement sentir mon influence bienfaisante, je piochai donc la question financière à un double point de vue : celui de nouveaux impôts et celui d'économies nouvelles. Ecraser un peu plus les pauvres diables et diminuer le salaire des autres fonctionnaires, c'était simple comme bonjour, d'autant plus simple que j'avais la confiance absolue de la reine.

—Bien que fort joli garçon à cette époque, déjà grand et éminé comme je suis aujourd'hui, je n'étais pas l'amant de cette régente exquise. Ma délicatesse naturelle ne se prêtait pas au métier de favori. Et puis, c'est pour le coup qu'elle aurait négligé de me payer mon traitement ! Non ! je n'étais pas son amant, et j'y avais d'autant plus de mérite que je ne semblais pas lui déplaire et qu'elle me plaisait incontestablement. Une boulotte, mais une si charmante boulotte ! brune comme une orange ! Elle était sage, mais par orgueil, j'en suis convaincu, bien plus que par tempérance. Plus je me la remémorais, plus je constate que j'ai été un imbécile en cette occasion. J'aurais dû la pousser à émettre un emprunt, ce qui lui eût permis de me payer une année de traitement à l'avance, — et ma mission ne devait durer qu'un an, — après quoi j'aurais eu mes coudées franches et j'aurais pu faire le joli cœur tant que je l'aurais voulu. J'aurais



LE CHIEN DE MERCIER

ROSS—J'ai peur ! venez, vous autres.

LANGEVIN—Avance, avance. Sois plus brave que ça. Il ne te mordra pas. Passe lui la corde au cou. On sera là nous autres pour tirer derrière toi.

même pu devenir roi du pays, si elle eût consenti à m'épouser. Le Kelpudubec Ier...

II

J'arrive au fait. Parmi les mesures que je méditais pour réprimer le coulage dont les fonds publics étaient l'objet, toujours pour consolider l'intégrité de mes émoluments, était la suppression de deux coups de canon ridicules qui se tiraient à l'extrémité de la rade, l'un au petit jour et l'autre au moment où le vent commençait à tomber. C'était, à vrai dire, la seule distraction de la population et elle remontait à l'introduction de la poudre dans le pays. Les savants allaient même jusqu'à lui accorder une importance religieuse, ce peuple ayant autrefois adoré le soleil. C'était un bonjour et un adieu au père de la lumière, à l'astre rayonnant qui fait mûrir les vignes et les moissons : une sorte d'*Angelus* militaire ! C'était pittoresque et d'un grand effet dans le silence bruyant des vagues, et cet éclair mettait dans les brumes comme une fusée de sang clair... Mais je me fichais pas mal de cette légende et de cette poésie. Chacune de ces détonations revenait à 1 fr. 50, je dis : trente sous. C'était du gaspillage au premier chef, et je m'étais bien promis d'y mettre bon ordre.

Justement ma gracieuse souveraine venait inspecter le port dont j'avais le commandement et je lui en devais faire les honneurs dans les moindres détails. Quand le soir vint, j'étais encore absorbé par cette agréable occupation, quand le coup de canon vespéral retentit :

—C'est superbe ! fit la reine qui avait de grands instincts admiratifs.

—Oui, Majesté, mais coûteux, répondis-je en prenant la balle au bond.

—Que coûte ce spectacle magnifique ?

—Trois francs par jour, vin non compris. Car jamais cet inutile vacarme n'a réchauffé le cœur comme un bon verre de Bourgogne.

—Trois francs !

Et Sa Majesté demeura pensive. J'ai su depuis que, le jour même, son ministre des finances lui avait refusé net cette somme pour laquelle elle était poursuivie par son pâtissier.

—Nous supprimerons cette dépense, fit-elle avec une solennité douce et résignée.

J'étais littéralement enchanté.

III

Le lendemain, je me levai dès le matin, *a custodia matutina*, comme dit le psalmiste, pour aller intimer à l'artilleur ordinaire de de ce réveille-matin l'ordre de se tenir tranquille. J'avais rêvé à la reine toute la nuit et me trouvais dans d'extraordinaires dispositions amoureuses. Tout était expansion en moi, exaltation de mon être vers la nature. Vous connaissez tous ce curieux effet de béatitude qui vous pousse hors de vous-même, pour ainsi parler, vers l'infini fraternel des choses. Mon cœur battait ; ma poitrine haletait ; mon ventre même, mon semblant de ventre se gonflait... Prout ! Un bruit sec et tonitruant, comme une fanfare de délivrance, me soulagea soudain de ce côté.

Un éclat de rire aigu, cruel, plein d'une

belle humeur désespérante, retentit derrière moi.

Je me retournai. Ciel ! c'était la reine, aussi matinale que moi ! Peut-être aussi, elle, avait-elle rêvé !

—Commandant, me dit-elle, voilà une nouvelle économie que nous pouvons faire.

Et, appelant son ministre des finances, elle lui enjoignit, en ma présence, de me retenir trois francs par jour sur ma solde jusqu'à expiration de mon mandat. Elle paya son pâtissier avec le premier de ces versements involontaires. J'étais furieux. Mais que faire ? Avec les grands, il est toujours dangereux d'avoir le verbe trop haut.

ARMAND SILVESTRE.

COUPS D'ARCHET

Q. Avec quelle espèce de bois se chauffe-t-on au *Monde* ?

R. Avec du bois de corde.

—Guguste, tu vas au catéchisme le dimanche. Dis-moi donc par quoi ça commence ?

—Ça commence toujours de la même manière : on chante l'Esprit scindé.

Les gens qui font aujourd'hui tant de tapage autour de l'échafaud de Riel, nous rappellent une vieille femme se faisant plomber des dents chez un dentiste. L'opérateur lui demandait :

—Est-ce que je vous fais mal, madame ?

—Oh ! non, répondit la femme ; mais, vous savez, j'aime tant à crier.

Au nombre des collaborateurs attitrés du *Violon*, nous comptons en premier lieu Ladébauche, le vrai Ladébauche, celui qui a fait la popularité du *Canard* dans ses beaux jours, lorsque la plume était tenue par un Canadien. Nous n'avons pas besoin d'informer nos lecteurs qu'un faux Ladébauche, d'origine exotique, prétend donner le change au public en plaçant son nom sur une autre petite feuille.

A la lecture du *Violon* les lecteurs sauront reconnaître la griffe de l'ancien.

Pourquoi a-t-on dégomme M. Bruno Normandin, le célèbre fabricant de la farine préparée, dans sa candidature à Chambly, pour le remplacer par M. Rocheleau ?

La raison en est bien simple : M. Mercier a craint que la *farine* à Normandin ne vint épaissir la colle au Dr Martel.

M. Rocheleau court joliment le risque d'être collé dans le comté de Chambly.

VARIETES.

Une singulière coutume hollandaise.

Dans les régions de la fabrication du fromage, les amis et connaissances de deux fiancés leur envoient comme cadeau de nocce, le jour même de la cérémonie nuptiale, un grand fromage, commandé pour la circonstance.

Ce fromage reste aux jeunes époux comme

souvenir de famille et leur sert en même temps de registre sur lequel ils notent par une entaille perpendiculaire ou une croix, les naissances, baptêmes, morts et autres événements de famille.

Cette coutume date de loin, et on dit avoir vu des fromages ayant plus de deux cents ans !

Mais ce qu'on ne dit pas, c'est les efforts que les familles ont dû faire pour empêcher ces doyens des fromages d'échapper à leur captivité.

Maintenant que les élections approchent, les politiciens qui veulent étudier à fond les grandes questions du jour, avant d'ouvrir leur journal devront allumer un de ces bons cigares importés de la Havane que A. Nathan vend au prix du gros au No. 71 rue Saint-Laurent. Le public est invité à voir l'étalage des articles de fumeurs importés récemment par Nathan.

PROVERBE INÉDIT

Quand on a de la viande et des légumes, on trouve facilement à emprunter une marmite pour les faire cuire ; mais quand on ne possède que la marmite, on trouve peu de gens disposés à vous prêter de la viande et des légumes pour mettre dedans.

M. Aristide Launois, après avoir travaillé sous M. de Lesseps au percement des isthmes de Suez et de Panama, vient de percer sous un nouveau jour. Il a acheté dernièrement le restaurant Racine au No. 100 rue Saint-Laurent. Le nouveau restaurant porte un nom en rapport avec celui qui l'a acheté. Il s'appelle l'INTEROCÉANIQUE. Vins, liqueurs, cigares de premier choix.

Un marchand de vin, prêt à se retirer des affaires après fortune faite, disait l'autre jour :

—On m'accuse d'avoir la soif de l'or ? Au contraire, j'ai l'or de la soif !

Nos lecteurs sont invités à entrer au restaurant de la Renaissance où P. Cizol les épatera en leur montrant ses pieds de cochon succulents, ses délicieux pruneaux canadiens et sa liqueur de cerise à l'eau-de-vie. C'est une spécialité nouvelle à Montréal. Qu'on se le dise. Cizol est toujours au No. 72 rue Saint-Laurent.

Extrait d'un roman-feuilleton : "Je l'avais attendue, et avec quelle angoisse ! trois jours et quatre nuits, montre en main !..."

Un roman qui ne doit pas manquer de mouvement... d'horlogerie !

Pour peu que vous n'aimiez pas plus que George Sand l'imparfait du subjonctif, la *Gazette anecdotique* va vous combler de joie en rappelant une amusante boutade dont voici la fin :

Ah ! fallait-il que je vous visse, Fallait-il que vous me plussiez, Qu'ingénuement je vous le disse, Qu'avec orgueil vous vous tussiez Fallait-il que je vous aimasse, Que vous me désespérassiez, Et qu'en vain je m'opiniâtresse, Et que je vous idolâtrasse, Pour que vous m'assassinassiez ?

Au dessert. On commence à raconter des histoires devant la demoiselle de la maison qui est fort ingénue.

—Je vous conterais bien une anecdote qui est des plus piquantes, dit un des convives ; mais, ajouta-t-il, en désignant la jeune personne du regard, la présence de mademoiselle... — Allez, allez, dit celle-ci : je fermerai... les yeux.

HOTEL RIENDEAU

64, RUE ST-GABRIEL

M. Riendeau profite des premiers numéros du "Violon" pour informer le public et les gourmets en général, que son hôtel vient de subir des améliorations importantes et que le département du restaurant a maintenant un comptoir où seront tenues des huîtres en écailles les plus fraîches. Une visite est sollicitée.

JOS. RIENDEAU, Propriétaire.

HOTEL BRUNSWICK

SOREL

Ce magnifique établissement est maintenant ouvert au public, après avoir été complètement restauré.

M. Aimé Béliveau qui est très avantageusement connu du public voyageur, comme l'ancien propriétaire de l'Hôtel du Canada à Montréal, y a installé un service de première classe.

La buvette est maintenant approvisionnée des meilleurs Vins, Liqueurs et Cigares.

RIENDEAU & BELIVEAU, Propriétaires.

Jos. Riendeau de l'Hôtel de Montréal. Aimé Béliveau ci-devant de l'Hôtel du Canada

LE CABOTIN.

I

Bonsoir Charlot et bonsoir à la maman Martin !

—Merci, mes enfants ; bonsoir et bonne nuit.

Puis, remontant le col de son maigre pardessus, les deux mains fourrées dans ses poches, Martin, le comique de Montmartre, s'en allait, trotinant à petits pas réguliers ; il passait devant le café du théâtre, suivait la rue d'Orsel, tournait à droite et montait la rue des Martyrs. Quelques minutes après, il levait la tête, regardait tout en haut d'une maison.—à la cinquième étage—une fenêtre qui, malgré l'heure avancée, était encore éclairée et formait un joyeux cadre lumineux au milieu de l'obscurité ; alors, souriant, il traversait la chaussée, sonnait, passait vivement devant la loge du concierge en lançant d'une voix sonore "l'cabot !" puis, quatre à quatre, il montait les cinq étages. Avant qu'il ne fût arrivé au but de son ascension, une porte s'ouvrait et une vieille femme, le visage éclairé par la lampe qu'elle tenait à la main s'écriait :

—Est-ce toi, Charlot ?

—Oui, m'man ; bonsoir m'man !

De ces deux bras, il entourait le cou de la vieille, l'embrassait à l'étrouffier et, la porte fermée, tous deux s'asseyaient devant une table sur laquelle deux couverts étaient soigneusement dressés. Là, au milieu de la chaleur moite qui emplissait la propre salle à manger, ils se mettaient à souper ; lui, disait par le menu tous les détails de la soirée ; donnait de l'importance au plus petit incident ; notait les endroits de son rôle dans lesquels il avait fait de l'effet ; contait des histoires sur les camarades ; parlottait de tout ; potinait sur tout ! Elle, la mère Martin, insistait ; riait d'un rire de jeune fille, malgré ses soixante ans ; se pelotonnait dans son fauteuil aux grands bras en regardant avec amour son p'tit "l'cabot", comme lui-même se nommait avec une pointe de sceptique raillerie.

Martin l'aimait, sa m'man !... Tout jeune, alors qu'il était encore en classe, son père était mort et toute la tendresse de sa mère s'était reportée sur lui ; elle l'avait élevé un peu comme une fille, l'entourant de mille soins, tressaillant à son moindre accès de toux, travaillant jour et nuit pour qu'il ne manquât de rien, pour pouvoir satisfaire tous ses caprices, car elle ne savait rien lui refuser, et, lorsque, devenu grand garçon, il lui dit : "P'tit m'man, je veux être acteur !" elle consentit ; plus même, elle l'encouragea, enthousiasmée, rêvant pour lui les plus hautes destinées, le voyant déjà triomphant, acclamé par une salle en délire... et il entra à Montmartre où il était toujours.

Certes, ce n'était pas un grand artiste, cependant il était adoré des habitués du théâtre ; sa face maigre aux pommettes saillantes de rouge brique, sa grande bouche meublée de longues dents, sa voix tremblotante semblant sortir d'une clarinette, surtout sa façon bon enfant de lancer le mot drôle, faisaient pâmer de rire dès qu'il entrait en scène et lui avaient acquis une véritable renommée dans le quartier ; son succès s'était arrêté là. Que lui importait, puisqu'il avait l'admiration de sa mère !

Sa vie calme, tranquille, pot-au-feu—comme disaient certains—il l'aimait, l'adorait, n'en comprenait pas d'autre et lorsque, la soirée terminée, on l'invitait à une fête quelconque : "Eh bien, m'man qui m'attend !" répondait-il en riant.

Une seule fois, Martin avait eu un gros chagrin : ce soir-là, on discutait fort au foyer ; chacun criait, jurait, parlait d'envoyer des témoins ; un vent de bataille passait dans l'air. Quand le comique entra, on lui tendit un journal ; il lut un long article dans lequel les comédiens étaient

fort maltraités ; au milieu de toutes les insultes, il ne comprit qu'une chose : on disait que les comédiens étaient incapables de ressentir un seul sentiment vrai. Le soir, en rentrant, sans dire un mot, il tendit le journal à sa mère, du doigt lui désignant l'article et, quand elle en eut terminé la lecture, il s'écria, pendant que deux grosses larmes roulaient le long de ses joues :

—Dis, m'man, est-ce vrai que je ne t'aime pas vraiment ?

Déjà, la mère Martin l'embrassait follement et, le regard subitement allumé, lançant un défi vers l'inconnu, elle hurlait :

—Qu'il vienne donc y voir, si t'aimes pas vraiment ta mère, mon p'tit !...

II

Un soir de décembre, le théâtre était bondé de spectateurs, car c'était la première représentation d'une pièce qui venait d'avoir un succès retentissant sur une grande scène parisienne. Malgré le grand froid, la mère Martin avait tenu à assister à cette représentation ; pensez donc, le p'tit jouait le rôle principal et son nom, en tête de l'affiche, ressortait en grande vedette !

Ce fut un véritable triomphe pour Martin. A chacune de ses sorties, les bravos éclataient, l'accompagnant de leur écho jusqu'au fond des coulisses ; jamais il n'était si bien entré dans la peau de son personnage, se surmenant, donnant du coup tous ses moyens ; mais aussi c'est que, au milieu de tout ce public, il ne voyait qu'une personne, au fond de l'orchestre, haussée sur son fauteuil, applaudissant avec frénésie : sa mère ! Et ce soir-là, il jouait pour la maman Martin !

Lorsque le rideau tomba sur le dernier acte, Martin fut rappelé personnellement.

La mère Martin, complètement enthousiasmée, sortit vivement, bousculant ses voisins pour aller plus vite et, d'un trait, alla se coller le long de la noire allée par laquelle devaient sortir les artistes ; elle oubliait, tant sa tête était bourrée d'un flot de joyeuses idées, de mettre sur ses épaules un gros châle de laine qu'elle portait sur le bras : du reste, elle ne sentait pas le froid, piétinait, allait, venait, parlait tout haut, s'impatientait, trouvant que jamais il n'avait été si long à se changer. Enfin, il parut ; d'un bond, elle lui sauta au cou, murmurant, la gorge étranglée par l'émotion :

—Ah !... mon p'tit... mon p'tit !...

Martin, tout ému, la prit par la taille, la serra bien fort sur son cœur et l'embrassa en balbutiant :

—Alors, tu es contente, m'man ?

—Tu le demandes !... ah, mon Charlot !

Ce soir-là, le logement de la rue des Martyrs leur sembla s'être transformé en palais, tant ils étaient heureux, tant l'avenir leur apparaissait brillant et le souper, arrosé de champagne—une surprise de la mère Martin—fut plus gai que jamais.

Il faisait si bon vivre ainsi !...

III

Le lendemain soir, malgré son grand succès de la veille, Martin avait l'air soucieux ; il répondait aux compliments de chacun avec un sourire contraint, il était agacé de tout, énérvé pour un rien et, lui qui passait pour la douceur faite homme, gourmandait l'habilleur à tout propos, hâtait ses camarades, pressait le régisseur pour qu'il frappât les trois coups réglementaires.

—Qu'as-tu donc ? lui demanda un de ses camarades.

—Moi... rien... mais c'est la mère Martin ; elle tousse à fendre l'âme, et je crois qu'elle a eu froid en m'attendant hier.

—Ah, la pauvre femme ! Mais, ce ne sera rien ?

—Je pense bien que ce ne sera rien ! s'écria Martin...

A cette idée que "ça pourrait être quelque chose," il avait senti un fris-

son lui courir le long de l'échine et, sous son maquillage, il avait terriblement pâli.

Le soir, quand il rentra, quoique, comme d'habitude, les deux couverts fussent mis à la petite table, la mère Martin était couchée et son état semblait être empiré ; elle voulait rire pourtant, crainte d'inquiéter l'petit, demandait des nouvelles de la soirée, rappelait le triomphe de la veille ; à ce souvenir, reprise d'enthousiasme, elle ne sentait plus le mal, la brûlure qui lui torturait la poitrine ; mais une toux sèche, rauque, continue, haçait ses mots, l'interrompait, sans cependant rien lui enlever de sa bonne humeur, l'adorable vieille. Le lendemain, le médecin déclarait qu'elle avait une fluxion de poitrine. Huit jours après, comme il sortait des coulisses, Martin aperçut, au bout du couloir, une voisine de sa mère ; sans se rendre compte de l'impression qu'il ressentait, instinctivement, il fut pris d'un froid mortel.

—Venez vite, M. Charlot, votre maman est bien malade... elle veut vous voir...

Déjà il n'écoutait plus. Il courait, bousculant les passants qu'il eut renversés, tués même, s'ils lui eussent barré le chemin, que lui eût importé !...

D'un bond, il monta l'escalier ; mais, arrivé sur le palier, il s'arrêta net, n'osant pas entrer, suffoquant, hébété, ne pensant plus. Une voix tremblotante, venant du fond du logement, le réveilla de sa torpeur :

—Est-ce toi, Charlot ?

—M'v'là, m'man ! dit-il, tout doucement, n'osant ouvrir la bouche, craignant de pleurer.

La mère Martin, toute blanche, s'était levée sur son séant ; de ses deux bras maigris, elle saisit la tête de son fils, l'attira par le cou, lui posa un baiser sur le front, et, râlant déjà, laissa exhaler dans une plainte pleine d'angoisse :

—Mon Charlot... mon Charlot !... ah... mon pauvre p'tit !

Et, comme si, par un effort de volonté suprême, elle n'eût attendu que le retour de son fils pour rendre le dernier soupir, sa tête retomba lourdement sur l'oreiller, sans que ses bras, convulsivement serrés, eussent lâché la tête du "p'tit !"

IV

Morne, sombre, le regard vague, brillant d'un éclat fiévreux, sans dire un mot, sans même verser une larme, jusqu'au bout, jusqu'à là-bas—au cimetière de Saint-Ouen—Martin avait suivi le convoi de sa mère ; seulement, lorsque les croquemorts, entourant la bière de cordes, la firent brutalement glisser dans la fosse, faisait tomber autour un flot de cailloux, on crut qu'il allait s'élançer !... Il fit un pas, mais s'arrêta, blême, les yeux fixés au fond de cette ouverture, crista les poings, s'enfonça les ongles dans la chair... puis, sans un mot, automatiquement, il se laissa entraîner par des amis qui, effrayés de son calme, ne le quittèrent pas jusqu'au moment de son entrée au théâtre.

Car il devait jouer !... Déjà, la veille, personne ne pouvant le doubler, on avait dû faire relâche et les camarades avaient été si bons pour lui !... Quoique pas riches, ils avaient envoyé une si belle couronne pour la mère Martin !... Vraiment il ne pouvait pas les laisser dans l'embarras... donc, il jouerait !

Il joua en effet et il joua admirablement, trouvant des effets dont on ne l'eût pas supposé capable, faisant éclater la salle sous le rire ; artiste, oui, cette fois, véritablement artiste ! Les spectateurs lui firent une ovation et certains qui ne le connaissaient pas, disaient avec enthousiasme :

—Est-il drôle ! Regardez donc, il rit de si bon cœur qu'il en pleure.

En effet, tous les muscles de son visage se crispèrent, sa bouche, grande ouverte, se tordait, riant jusqu'au hoquet et, nerveusement, de petites larmes coulaient de ses yeux, mettant des raies blanches sur son rouge, lui

faisant une tête si drôle que le bon public pouffait de rire

Enfin, la pièce était terminée !...

Martin monta dans sa loge, changea vivement de costume et sortit, sans même se démaquiller. Les camarades voulaient le retenir, l'emmener avec eux ; mais, malgré leur insistance, il ne répondait pas, semblait devenu sourd et muet ; cependant, il entr'ouvrit la bouche et, doucement, avec son bon sourire :

—Eh bien, m'man qui m'attend !...

Et tous, émus, véritablement émus, ils s'écartèrent, respectant son immense douleur.

La neige tombait à petits flocons serrés. Martin releva le col de son pardessus, fourra ses mains dans ses poches, et, machinalement, comme toujours, il prit le chemin de la rue des Martyrs.

Arrivé devant la maison que depuis si longtemps il habitait, il s'arrêta et leva la tête ; mais là-haut, la lumière ne brillait pas !... Etouffant, tremblant nerveusement, pris d'une peur soudaine il s'enfuit, courant droit devant lui, la tête vide, complètement affolé.

Sans s'en rendre compte, il avait pris la longue route que le convoi avait suivie le matin. Il franchit la barrière et, quelques minutes après, rôdait le long des murs du cimetière ; brusquement, avec l'agilité d'un chat, il se cramponna aux pierres du mur, grimpa en s'arrachant les genoux et, d'un bond, sauta de l'autre côté.

Tout à coup, il s'arrêta. Là, devant lui, dans la terre fraîchement remuée, se dressait une petite croix peinte en noir sur laquelle, à la clarté de la lune, le nom de Martin ressortait en lettres blanches. Il chancela et tomba à genoux ; la mémoire lui revenait... il se souvenait !... Sa tête s'emplissait des souvenirs de toute sa vie ; il appelait sa mère en poussant des cris rauques, pleurait, se frappait la tête, hurlait de douleur... mais, seul, au loin, dans le fond du cimetière, l'écho répétait ses lamentations. C'était un craquement général qui se produisait dans tout son être ; son cœur, trop gonflé, éclatait et sa tête s'égarait ; il se traînait sur le ventre, se vautrant, se roulant sur cette tombe, mordant avec rage la terre, s'en emplissant la bouche.

Mais, il s'arrêta, un sourire passa sur ses lèvres... venant de loin, de bien loin, du fond de la terre, il lui semblait entendre une voix, une voix aimée, une voix chérie, la voix de la maman Martin enfin, et la voix disait :

—Est-ce toi, Charlot ?

—M'v'là, ma p'tit m'man ! s'écria-t-il et il tomba évanoui ; son corps s'enfonça presque entièrement dans la terre molle, s'y moula, sembla vouloir y entrer.

Le matin, les gardiens du cimetière faisaient leur ronde habituelle ; en passant devant une tombe nouvelle dont l'entourage n'avait pas encore été posé, ils aperçurent un amas informe, entièrement recouvert de neige.

—Probablement un pauvre chien qui sera venu crever sur la tombe de son maître ! dit l'un des gardiens en s'approchant, mais il recula effrayé en s'écriant :

—C'est un homme !

Il se baissa, posa la main à l'endroit du cœur et ajouta simplement en retirant sa casquette :

—Il est mort !

Le corps était entièrement entré dans la terre ; le gardien le souleva, enleva la neige boueuse qui couvrait le visage et la tête de Martin apparut...

Et, de sa bouche entr'ouverte au coin de laquelle la mort avait mis le sourire de l'espérance, de sa bouche riante aux grosses lèvres de comique, de sa bouche de cabotin enfin, semblaient encore sortir ces mots :

—M'v'là, ma p'tit m'man ! !